

# Le Samedi

VOL. IV — NO. 30

MONTREAL, 31 DECEMBRE 1892

PAR ANNEE, \$2.50  
LE NUMERO 5 CTS

## LE NAVIRE MODÈLE



TOUJOURS A LA RECHERCHE DE L'INCONNU.

# Le Samedi

(JOURNAL HEBDOMADAIRE)

PUBLICATION LITTÉRAIRE, HUMORISTIQUE  
SCIENTIFIQUE ET SOCIALE.

ORGANE DU FOYER DOMESTIQUE.

REDACTEUR: LIONEL DANSEREAU

ABONNEMENT

Un An, \$2.50. — Six Mois, \$1.25

(STRICTEMENT PAYABLE D'AVANCE)

Prix du Numéro, 5 Cents.

S'adresser pour les informations, les abonnements et  
les annonces aux gérants, MM. POIRIER, BESSETTE &  
CIE, No. 516 Rue Craig, ou par lettre àLA SOCIÉTÉ DE PUBLICATION DU "SAMEDI,"  
MONTREAL.

MONTREAL, 31 DÉCEMBRE 1892.



Plus une femme tient son mari dans l'eau chaude, plus il devient froid.

Les anciens Jour de l'an sont déjà oubliés : tout le monde ne s'occupe que du présent.

Il est malheureux que les bas du Jour de l'An soient beaucoup plus long que les bourses.

Malgré les progrès faits dans le dégraissage, les intures n'ont jamais encore pu arriver à détacher... le fruit d'un arbre.

Souvent ce n'est pas le trop grand nombre de matières inflammables qui cause un incendie, mais le trop grand nombre d'assurances.

Beaucoup de personnes ne se contentent pas du travail de l'abeille. Elles voudraient que l'abeille dût fournir le pain avec le miel.

Paul dépeint d'un mot un original qui ne fait pas un pas dans la rue sans tirer dix fois son chapeau : c'est un membre de l'Armée du Salut !

Les verres de buvettes deviennent de plus en plus petits : C'est probablement dans le but de les faire passer aux yeux de la commission sur la prohibition comme mesures de tempérance.

A une époque où l'on parle tant de beurre et de fromage, il est bon de connaître l'exacte définition du lait. La voici, prise des dictionnaires les plus autorisés : "Lait frais : boisson préférée des avocats."

Voici une nouvelle preuve de la fatalité du chiffre 13. L'an dernier, au réveillon de la messe de minuit, treize personnes se sont trouvées à table. On a constaté, cette année, que sur ce nombre, six couples se sont mariés dans les douze mois. Le treizième convives est resté à moitié maniaque, à force de chercher quelle était la quatorzième qui n'était pas là.

## L'ENVAHISSEMENT DE L'ANGLAIS EN FRANCE

Cette semaine, dans une dictée posée comme un vrai lapin dans un examen public, les candidats ont eu à écrire les mots suivants :

*Gentlemen-riders, toast, steeple-chase, dead-heat, five o'clock-tea, struggle for life, book-maker, the grand old man Gladstone, house of Commons, after-dinner-speech* et... *hip ! hip ! hip ! hurrah !*

Et on appelle cela un examen français ! Qui donc examinera les examinateurs ?

Aux armes ! L'Anglais nous envahit ! O Barthélémy, combien tu avais raison de protester contre cette pollution de notre belle langue :

... On s'étonne, on frémit, en voyant ces recrues,  
Des mots que notre langue enlota tour à tour ;  
Ne désespérons pas d'avoir, au premier jour,  
Des *bridges* pour des ponts et des *streets* pour des rues.  
Combien je vois encor d'intrus vieux et nouveaux !  
Le *speech* nous fait bâiller dans un *club* politique ;  
Le *spleen* flutte l'orgueil d'un malade hépatique ;  
Le *tattersall* abonde en frauduleux chevaux ;  
Le nom de *pick-pocket* exalte nos filous ;  
Des triomphes du *puff* le canard est jaloux ;  
Le *revolver* de Jud souille l'express d'un crime  
Qu'un *verdict* du jury doit punir au palais ;  
Par nos *squares* grillés nous égayons nos villes...  
Mais ici terminons ces plagiais serviles,  
Et les *water-closets*... laissons-les aux Anglais !

MONTRETOUT.

(Le Grelot.)

## PERSPECTIVE EMBARRASSANTE

A propos du scandale de Panama :  
— Voyez vous, dit l'un des interlocuteurs, la France marche aux extrêmes. Après les épurations, il ne restera plus à la chambre que la lie réactionnaire et la lie révolutionnaire.  
— Une chambre à deux lies alors, reprend l'autre.

## UNE GRANDE IDÉE

Le propriétaire du journal. — J'ai presque doublé la circulation du journal.

L'ami. — Comment cela ?

Le propriétaire. — Tu vois cet instrument tranchant ? J'ai enlevé de chaque numéro mis en vente la moitié d'un article sur la mode.

L'ami. — Qu'est ce que cela peut faire ?

Le propriétaire. — Ça fait que toutes les femmes sont venues chercher une seconde copie intacte pour avoir l'article complet.

## UN OUBLI



La maman. — Santa Claus a été bon pour toi, n'est-ce pas ? Il t'a donné une belle poupée.  
Eva. — Oui ; mais, maman, elle louche ; jamais elle ne trouvera à se marier.

## MOTS D'ENFANTS

Bébé. — La vertu, ce n'est pas que pour les servantes, n'est-ce pas ?

La mère. — Comment cela ?

Bébé. — C'est parceque je n'entends jamais parler que de vertus domestiques.

## ENTRE BONNES AMIES

Hélène. — Quel rôle joues tu dans la nouvelle pièce ?

Elise. — Je n'ai pas un mot à dire : je n'ai qu'à paraître jolie.

Hélène. — Pourquoi as-tu choisi un rôle aussi difficile ?

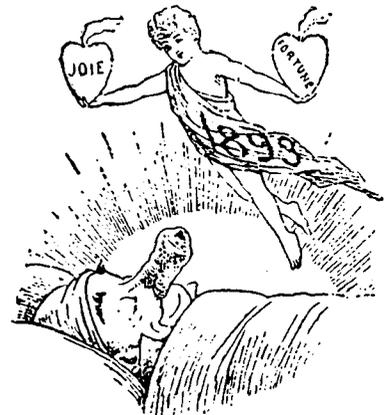
## UTILITÉ DEMONTRÉE

Albert. — Pourquoi le fromage de l'île d'Orléans n'a-t-il pas des trous comme le fromage de Gruyère ?

La maman. — Quelle différence ça ferait-il ?

Albert. — Tu le sais bien : ça lui permettrait de faire sortir sa mauvaise odeur.

## IN VINO VERITAS



Sûr de son affaire

## PIRE QU'UNE MÉNAGERIE QUI S'ÉCHAPPERAIT DU CIRQUE

On vient fêter les noces d'or du vieux naturaliste Bruffon. Quand tous les convives sont arrivés, on le mande au salon, et il descend avec une petite boîte à la main. Seulement, au bout de cinq minutes, avec sa distraction ordinaire, il la laiste tomber par terre. Une jeune dame s'empresse de la ramasser, en remarquant :  
— Heureusement qu'il n'y a rien dedans.

Le naturaliste. — Au contraire, et quel malheur ! Elle contenait cinquante puces que je viens de recevoir d'Égypte.

## QUESTION DE TERROIR

Madame Grosel. — Tiens, Henri, goûte à ce pudding, c'est moi-même qui l'ai fait.

Mr. Grosel. — Avec l'aide du livre de cuisine, je suppose ?

Madame Grosel. — Non pas, je l'ai tiré de ma propre tête.

Mr. Grosel. — De ta propre tête ; ça doit être de la citrouille.

## LES COMPLICATIONS DE LA LOI

Le géolier à son prisonnier. — Nous avons découvert que vous êtes innocent du crime pour lequel vous avez été condamné il y a deux ans. Le gouverneur général a sanctionné votre pardon.

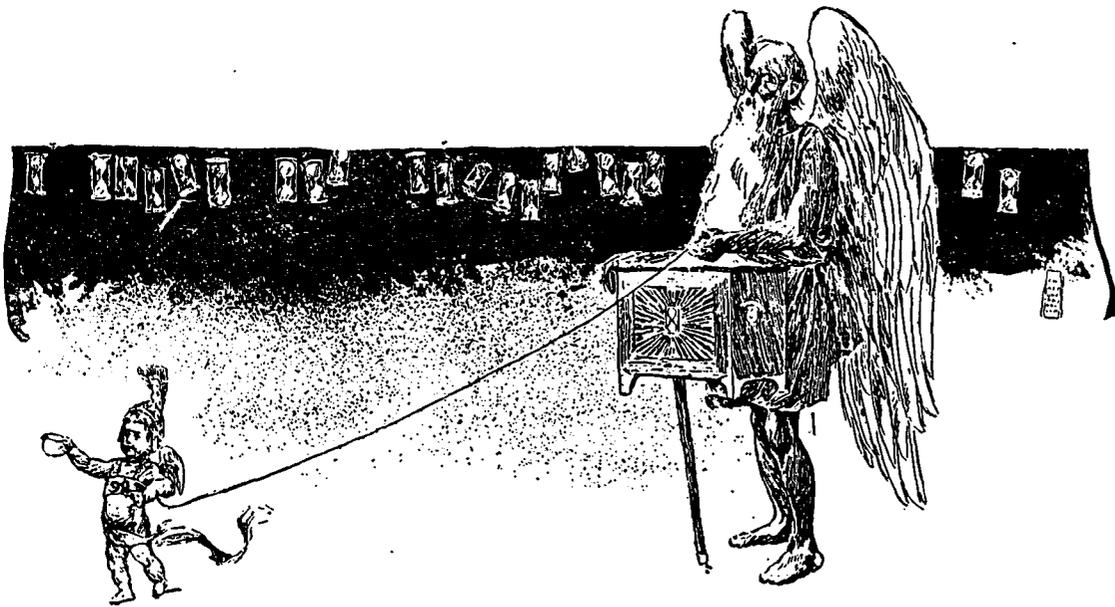
Le prisonnier innocent. — Alors, j'ai mon pardon, n'est-ce pas ?

Le géolier. — Oui ; mais ne partez pas maintenant ; il faut que je télégraphie pour de nouvelles instructions.

Le prisonnier. — Instructions pour quoi ?

Le géolier. — Vu que vous n'aviez pas d'affaires ici, il faut que je demande au gouvernement si vous n'avez pas à payer une pension.

## C'EST LE TEMPS QUI FAIT LA CHANSON



Mendiant bien exigeant pour un repertoire si monotone.

## LES ETRENNES

## LE CHEVAL BLEU

Nous étions en souci, cette année là, de trouver du nouveau pour ses étrennes. Il en avait déjà tant reçu et tant brisé, notre Charlot ! Ce n'était pas une petite affaire de le surprendre.

Nous y avions rêvé le soir, sur les tisons, et le marmot endormi et rebordé dans sa berceuse : "Si nous allions revoir les boutiques de la Grand'Rue... dit ma femme. Bras dessus, bras dessous, on s'en fut à la découverte

Les boutiques étincelaient dans la nuit noire ; sous les couverts, aux étalages de la Grand'Rue et du Marché-Neuf, il y avait foule comme sur le cours un dimanche ; on se coudoyait presque pour entrer chez Séverin.

Une fois là, notre embarras recommença.

Le moyen de choisir, je vous prie ?

Du haut en bas, la muraille est tapissée de jouets ; boîtes de soldats, théâtres, ménageries, lanternes magiques montent par étage jusqu'au plafond, encombré par les brochettes de pantins et les éléphants soufflés en baudruche...

Regardez ! rien que du vert, du bleu, du rouge, du jaune ; l'or pétille aux franges, au galon, à la robe pailletée des poupées et des danseuses. Tout flambe, tout miroite : le vernis des soldats, l'acier des sabres, les vaisselleries de fer-blanc des petits ménages.

Aïe mes yeux ! Aïe mes oreilles !

Les toupies soufflent, les grelots tintent, les accordéons gémissent, l'ermite tire sa cloche, les lapins battent du tambour ; cymbaliers, trompettes, chèvres et chiens charivarisent à qui mieux mieux.

On resterait indéfiniment planté là, sans savoir où donner de la tête, si M. Séverin n'arrivait pas, tout souriant sous ses lunettes : "Par ici, Monsieur, Madame, le nouveau jouet de Paris !"

Le jouet de l'année était trop cher, et celui-ci trop fragile, et celui-là pas tout à fait de l'âge de Charlot, et cet autre, il l'avait vu l'an passé.

Bref, rien n'était à notre idée.

Mais Séverin ne se décourageait pas ; il allait, venait, grimant aux échelles, plongeant dans les placards, époussetant les jouets du revers de sa manche, ouvrant et refermant les boîtes, et souriant toujours. De le voir ainsi tout hors d'haleine et si complaisant, la pitié me venait, et, de guerre lasse, j'aurais pris le premier jouet venu. Ce n'était pas l'affaire de ma femme ; elle fit mine de se retirer, et aussitôt voilà Séverin sur nos talons : "Si Madame tient au mouton à roulette..." J'en étais à cent lieues de ce mouton, mais femmes et marchands ont eu une façon à eux de s'entendre à demi-mot. Ce ne fut pas sans peine, cependant ; on débattit le prix jusque dans la rue. Enfin j'emportai le mouton de haute lutte, et, un moment après, nous l'installions dans ma chambre, pour la surprise du lendemain.

Le lendemain, les baisers de Charlot m'éve-

lent avant qu'il fût jour. Des baisers en veux-tu en voilà, et les souhaits de bonne année bredouillés à travers les rires ! A demi nu, la tête empailotée, il se roulait dans mes draps, puis s'arrêtait court, attendant, épiant quelque chose, jusqu'à ce que, les volets grands ouverts, il eût aperçu le paquet sur la table.

Le paquet apporté, il fallait voir son impatience à tirer les ficelles ; il y allait des griffes, des dents, et le noeud qui s'embrouillait ! — "Ouvri, p'ti pè, ouvri..." Puis, quand se développait le mouton tout blanc, doré des cornes, enrubanné de bleu, quelle explosion de cris, de caresses, où la toison blanche se mêlait aux mèches blondes, et la frimousse rose au museau bridé de vermillon.

Tout à coup, en pleine folie, le mouton se mit à bêler ; il bêlait au naturel, autre surprise, mais terrible cette fois ; plus qu'une surprise, un saisissement. Et notre petit cœur qui commençait à battre, et nos lèvres qui dessinaient la moue !... Les larmes n'étaient pas arrivées, qu'il était aguerri déjà, en train de pousser la mécanique : bê... à..., bê..., è... ; c'était tout à fait pastoral.

Cependant, parmi la musique et les baisers, Charlot, était débarbouillé, frisé, et finalement accoutré de sa jolie blouse de velours bleu, la blouse de tante Adèle, — et nous partions pour la tournée du jour de l'an, la tournée des étrennes.

Il en pleuvait, ce jour-là, et nous avions fort à faire à les porter au retour.

Charlot, en tête, marquait le pas avec le clairon de l'oncle Amédée, puis venait Marion, chargée comme un baudet, moi ensuite, orné du tambour de tante Suzette, et ma femme qui ne portait rien.

La caravane était rentrée au gîte et nous montions l'escalier : "Qui sait, disait ma femme, ce qu'aura apporté le cousin Jacob ?"

C'était un parent pauvre, un vieux garçon qui vivait retiré dans une chartreuse du faubourg, entre ses bouvreuils et ses rhumatismes, — les uns faisant oublier les autres. Il paraissait aux grands jours, tiré à quatre épingles, paré comme un ci-devant muscadin, avec sa redingote à grandes basques, d'où sortait toujours quelque surprise pour Charlot ; une piécette blanche, six bâtons de réglisse, une amulette quelconque enveloppée et ficelée de faveurs roses ou bleues.

L'excellent homme ! le voici justement qui nous attend sur le palier de l'escalier ; Jacob et son inévitable redingote des dimanches, et sa petite tête vieillotte, bouclée à la Titus, qui salue en plongeant dans la cravate.

Et tout en saluant, il enfilait une phrase de circonstance, une phrase à la Jacob, taillée sur le patron de sa redingote : on n'en voyait jamais la fin, une phrase à l'an III, où tremblotaient les mots d'Être suprême, de nature et de cœur sensible... Charlot, par bonheur, coupa la période avec un : "Étren ! Jaco !" appuyé d'une tirée aux basques. La basque s'ouvrit, et, de ses

profondeurs, cousin Jacob tira solennellement un horrible petit cheval en carton bleu, et quel bleu !

A quel fond de boutique, à quel hasard d'enchères, le cousin avait-il accroché cet étrange bibelot ? Dieu le sait ! mais attendez la fin.

Elle m'inquiétait, cette fin ; j'avais peur que Charlot ne fit la moue. "Il en est à son dixième cheval, pensais-je, et voici le plus laid." Point. Du premier coup le bleu avait tourné la tête au petit homme. Adieu sabre et tambour et mouton et le reste ! d'un bond il piqua droit au monstre, l'enlève, l'arrache des mains de Jacob et l'emporte... Mon regard l'arrêta sur le seuil. Il comprit revint sur ses pas, étreignit la tête blanche qui se penchait vers lui, et dans ses rides profondes il planta deux gros baisers, bien chauds, bien appuyés, des baisers pour tout de bon. Elles n'étaient pas souvent à pareille fête, les joues du cousin !

Quel coup pour ce cœur de vieux garçon ! il n'en revenait pas ; c'étaient des mots entrecoupés, des effusions qui s'arrêtaient à la gorge et tout un manège pathétique de bras levés au plafond, de mouchoir à carreaux baigné de larmes.

De ce jour avaient commencé les amours de Charlot et du cheval bleu, de Coco bleu, comme il l'appelait. Ah ! la fameuse paire d'amis que ça faisait ! Compagnons de jeu, camarades de lit, ils étaient inséparables.

Leur grand amusement était des promenades sans fin, l'un tirant l'autre, Coco bleu roulant à un bout de ficelle, Charlot à l'autre bout, la tête à demi tournée et faisant claquer la langue : "Ahi Coco, Ahi !"

On les entendait en bas, de l'étude, et que de fois j'oubliais le grimoire, pour écouter ces chers petits pieds trotte-menu. De plus grand cœur, ensuite, je remettais le nez dans mes paperasses ! "Pioche, bonhomme, pensais-je c'est pour Charlot !"

Quand Charlot eut le croup, comment aurions-nous fait, sans le cheval bleu, pour lui faire avaler ces vilaines drogues. Il les repoussait d'abord, puis Coco bleu arrivait, et il buvait sa part de si bonne grâce. "Regarde, fils !" Moitié de gré, moitié de force, il avait pris sa potion.

Pauvre petit ami ! il me semble encore le voir, le jour où il fut si mal : blême égaré, les violettes de la mort sur les lèvres, les doigts crispés serrant la crinière du cheval bleu qui piaffait sur ce berceau d'agonie avec la mine tragique d'un coursier d'Apocalypse !

Des années et des années ont passé depuis.

Charles est devenu un homme et un bel homme : M. Charles Dumont, gros comme le bras, sous-lieutenant au 9<sup>e</sup> chasseurs à cheval.

Moi qui voulais en faire un avocat !

Le 9<sup>e</sup> est, d'ailleurs, le plus beau régiment de l'armée, et Charles est la plus belle moustache du régiment ; ses camarades ajoutent : le meilleur garçon.

Il nous a envoyé, l'autre jour, pour nos étrennes, sa photographie en grand uniforme et à cheval.

Elle est là sous mes yeux : et quand je la regarde, est-ce l'effet du jour qui tombe ou des larmes qui me gagnent ? je ne sais, mais peu à peu, les lignes se troublent, les contours, s'effacent, et au lieu de mon officier, il me semble voir la mine ébouriffée de Charlot à cheval sur Coco bleu. E. P.

## QUELQUE CHOSE A GAGNER

Monsieur. — Louise !

Louise. — Oui, monsieur !

Monsieur. — Reprenez cette tasse, et remportez-m'en une autre.

Louise. — Qu'allez-vous prendre ; du café ou du thé ?

Monsieur. — Ça m'est égal ; si ceci est du café, donnez-moi au thé ; et si ceci est du thé, donnez-moi au café.

## NOËL ET LE JOUR DE L'AN EN TOUS PAYS

I  
EN FRANCE

Au théâtre.

II  
Dépouillant l'arbre de Noël.III  
En route pour l'église.IV  
Séance de magie.V  
Les cadeaux que le petit Noël a mis dans la cheminée.

## LA RÉCOLTE DU "SAMEDI"

(A travers les journaux Parisiens.)

Le comte de L... est mort.

Nombre d'amis se sont réunis à la maison mortuaire.

A une heure, un corbillard empanaché s'arrête devant la porte cochère.

Jean, le fidèle domestique du défunt, entre dans le salon, et, s'adressant aux membres de la famille :

— Mon pauvre maître est attelé ! murmure-t-il en étouffant un sanglot !

Sur un champ de foire, le directeur d'un musée anthropologique vante ses collections :

— Voici, Mesdames et Messieurs, le crâne de M. Grévy.

Puis, désignant de sa baguette un autre crâne, beaucoup plus petit :

— Le même à six ans.

A propos du choléra.

Boireau est allé demander, hier, à sa mercière, deux mètres de cordon sanitaire.

Calino épouse une danseuse, et comme un ami lui faisait d'amicales observations au sujet de cette union hasardeuse...

— Pourquoi ne l'épouserai-je pas ? C'est une femme de foyer.

Un affreux gredin, ancien machiniste de théâtre, est accusé d'avoir jeté sa femme du haut du Pont-des-Arts.

— Votre profession ? demande le président.

— Metteur en scène !

M. Prudhomme et son fils à la fête du 22 septembre.

— Papa, quel est donc ce char ?

— C'est le char de l'Etat.

— Ah ! mais où donc est le volcan ?

Dédié à la Société protectrice des animaux :

— Quel est donc ce bruit que j'entends dans l'antichambre ?

— C'est votre perroquet, Madame, qui vient de me mordre jusqu'au sang.

— Oh ! pauvre petite bête !

Un marchand d'étoffes pour doublure est en quête d'une enseigne : il s'adresse à un de nos écrivains, faiseur de calembourgs bien connu :

" Eh bien ! mettez : *Au cap de bonne Espérance*, c'est celui qu'on double le plus souvent ! "

O hasard des injures !

Un musicien se prend de querelle avec un chocolatier.

Le chocolatier, furieux, envoie une gifle au musicien avec ces mots :

— Prenez note de ça !

Le musicien riposte par un soufflet.

— Inscrivez ça sur vos tablettes !

NOEL ET JOUR DE L'AN EN TOUS PAYS — Suite

II  
EN ANGLETERRE



VI  
Hélène adressant ses cartes de Noël.



VII  
Décorant la maison pour Noël.



VIII  
Au cirque.



IX  
Recevant les cartes de Noël.



X  
Derant les vitrines des magasins.



XI  
Toilette pour la soirée de Noël.

A un repas de noces, on demande une chanson à Boireau.

—Je le veux bien, dit-il, mais que les demoiselles sortent, d'abord ; que les dames s'en aillent ensuite, et qu'après, les hommes se retirent. Et alors, je prierai les murs de se boucher les oreilles !

Dans les couloirs du Palais Bourbon deux huissiers s'interpellent.

—As-tu reçu un pot-de-vin ?  
—On ne dit plus un pot-de-vin.  
—Comment alors ?  
—Un pot de Chambre.

A la laïque :

—Elève X..., votre réponse est impertinente. Vous ferez une heure de retenue.

L'élève X...—Je vais en référer à mon syndicat.

Toto, revenant de sa pension, en pleurant :

—Je ne veux plus aller à c't'école-là !  
—???

—Ils veulent m'apprendre un tas de choses que je ne connais seulement pas !

A la classe d'histoire naturelle.

Le professeur, s'apercevant qu'on ne l'écoute pas :

—Allons, Messieurs, tâchez de me prêter un peu d'attention. Je vous expliquerai les particularités du singe..., regardez moi.

Nous trouvons dans le *Soir*, deuxième page, au bas de la deuxième colonne, à propos du Panama :

“ M. Le Prévost de Launay termine en disant qu'il a pu se tromper, mais que sa *bonne...* est entière.”

Il a peut-être voulu dire bonne foi.

Recette utile :

—Comment diable, rien qu'avec votre commerce, avez-vous fait pour amasser une pareille fortune ?

—C'est bien simple. Je n'ai jamais dépensé cent sous avant d'avoir gagné dix francs.

Examens militaires.

—Un ordre arrive, vous êtes mobilisé, qu'est-ce que vous faites ?

—J'écris à François.

Mme de L..., qui doit donner un grand dîner, a commandé à sa bonne d'acheter un chapon.

De retour du marché, Elizabeth exhibe son achat à sa maîtresse, qui ne paraît pas très satisfaite.

—Oh ! fait la bonne, quand il y aura des truffes là dedans, vous verrez comme la bête fait de l'effet. C'est absolument Madame, lorsqu'elle a mis ses diamants.

—Moi, dit un Gaston, j'ai un oncle qui est mort à cent douze ans.

—Qu'est-ce que ça ? fait un Marseillais dédaigneux, moi, ma grand'mère avait cent cinquante ans quand nous l'avons portée en terre.

Survient un loustic malicieux qui clôt l'incident en disant :

—Eh bien ! moi—vous me croirez si vous voulez—dans ma famille jamais personne n'est mort !

Epouse économe :

Monsieur.—Je suis enchanté de mon nouveau médecin. Il m'a promis de faire disparaître mes rhumatismes.

Madame, épouvantée.—...Et alors il va falloir acheter un baromètre.

III  
AUX ÉTATS-UNIS



XII  
*Noël dans un chantier du Nord-Ouest. Les  
visions qui arrivent.*



XIV  
*Sur une plantation.*



XV  
*La nuit de Noël au village.*

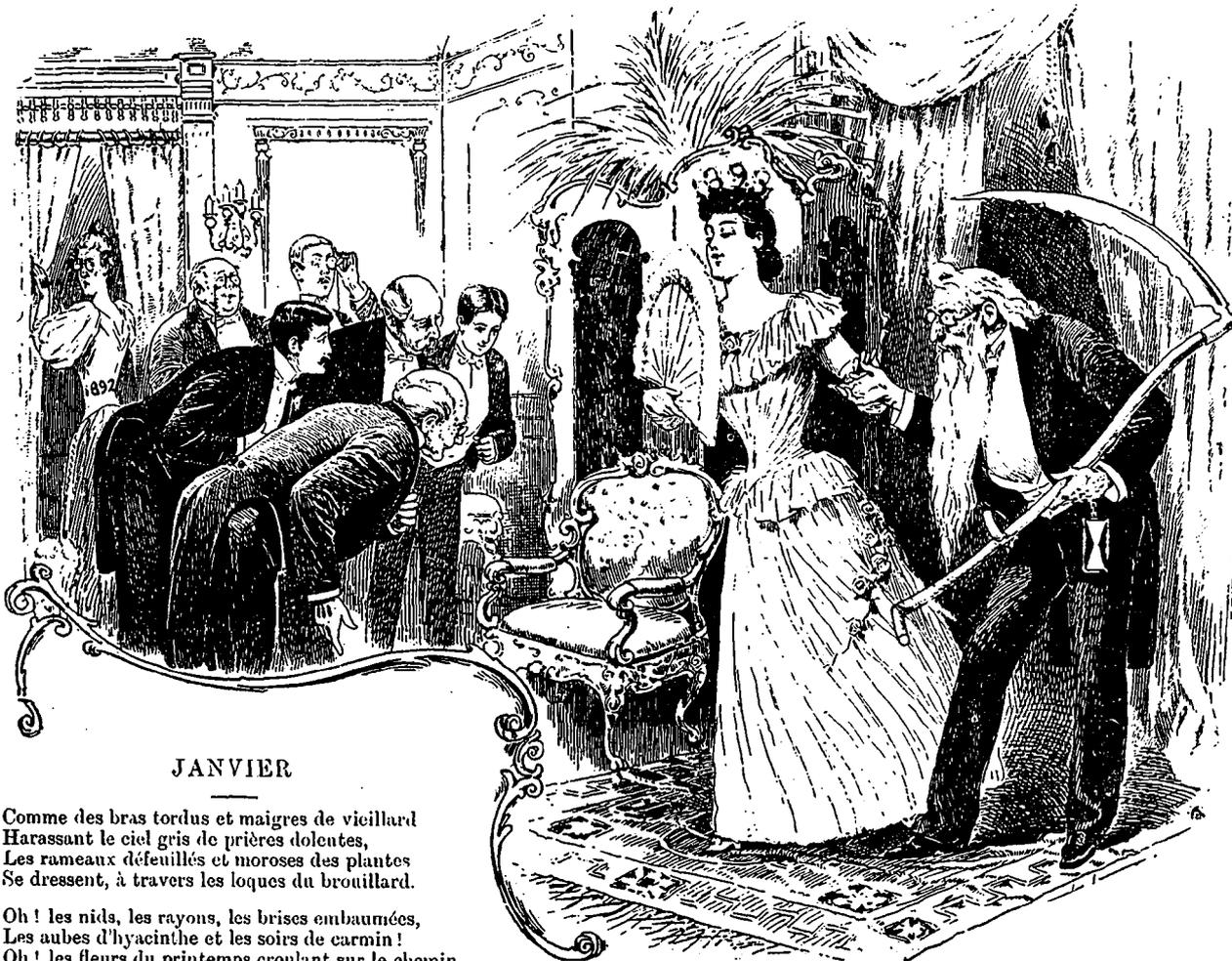


XIII  
*Un messenger intéressant.*

IV  
EN RUSSIE



XVI  
*Paysans russes choisissant leurs fiancées la veille de Noël.*



## JANVIER

Comme des bras tordus et maigres de vieillards  
Harassant le ciel gris de prières dolentes,  
Les rameaux défeuillés et moroses des plantes  
Se dressent, à travers les loques du brouillard.

Oh ! les nids, les rayons, les brises embaumées,  
Les aubes d'hyacinthe et les soirs de carmin !  
Oh ! les fleurs du printemps croulant sur le chemin  
Comme les pleurs heureux et graves des ramées !

Ils n'en ont rien gardé, les mornes vétérans,  
Les vieux arbres frileux, sans parfums, sans oiselles !  
Quand le soufflé d'automne eut dispersé les ailes,  
Ils jetèrent loin d'eux leurs feuillages mourants.

Mais, en dépit du vent qui hurle sous les portes,  
Là-bas, un chêne sombre et haut comme une tour,  
Tel qu'un aïeul gardant ses souvenirs d'amour,  
Garde sur ses bras noirs toutes ses feuilles mortes !

Il les conservera jusqu'aux matins bénis  
Du prochain Renouveau, les chères trépassées !  
Puis, elles tomberont de ses branches lassées,  
Mais les jeunes oiseaux les mettront dans leurs nids.

JEAN RAMEAU.

## THÉÂTRE ROYAL

Cette maison d'amusements a des habitués qui lui sont fidèles et on dirait qu'elle en gagne toujours. La salle était littéralement bondée de monde.

Comme on le sait, la "Mine du diable" "The Devils Mine" tient actuellement l'affiche.

Cette pièce, comme la plupart de celles qui se composent de scènes prises dans la vie des mineurs et des chercheurs d'or, a été bâtie sur les récits californiens du célèbre Bret-Harte. C'est la "M'Lissa" du célèbre auteur, la petite fille élevée au milieu de ces terribles aventures qui grandit dans ce milieu de crimes et d'excès, conservant une âme pure, sauvage et hardie.

Mlle Trixy Hamilton, chargée de ce rôle, est toute jeune mais d'un talent surprenant. Elle est douée d'une voix de soprano, de douceur exquise et d'un registre très étendu. Avec cela, elle est excellente actrice.

M. Fred Davey a brillamment tenu le rôle de Jack Hawley.

MM. John Pandy, Jas. L. Barr, Sam. Stuart et Mlle Clara Minden ont immensément amusé la salle. La semaine prochaine Gus Hill Novelty Company.

## SOUHAITS DE JOUR DE L'AN

L'oncle.—Et toi, Toto, que veux-tu que je te souhaite ?

Toto.—Que je sois riche, bien riche ?

L'oncle.—Pourquoi veux-tu être riche ?

Toto.—Pour pouvoir mettre tous les jours mon habillement du dimanche.

## PRÉSENTATION D'USAGE.

## QUEEN'S THEATRE

## "THE DUCHESS"

MELLE HÉLÈNE BARRY

L'orchestre, les galeries et les loges avaient leurs occupants, cette semaine, au Queen's Theatre. M. Anderson, l'actif gérant de ce théâtre, a inauguré son administration par une splendide représentation d'ouverture. Il doit se féliciter de son succès. Les habitués lui sauront gré de son initiative.

"The Duchess" est un roman de mœurs sociales, esquissées dans les hautes sphères. L'intrigue, bien que fondée sur des événements assez ordinaires de la vie moderne, a un cachet d'originalité dans la composition, qui fait de la pièce une œuvre à part et caractéristique.

M. Potter, l'un des bons auteurs du théâtre américain, a mis en relief tous ces déchirements, cette criminelle légèreté avec lesquels se brisent les unions de nos jours.

Mlle Barry doit être compté au rang des grandes actrices qui sont venues nous visiter cette saison. Son mérite est incontestable. Douée d'une excellente voix, connaissant l'art de la diction à un haut degré, elle utilise en même temps, d'imposants avantages physiques qui lui donnent tout à fait un air de duchesse. Elle a tenu son rôle avec beaucoup d'effet. Les applaudissements ne lui ont pas été ménagés. Elle a créé une excellente impression.

M. Thomas Whiffen, rôle du Dr Warrington, M. Harry F. Godden, rôle du comte Carstairs, anglais typique, ont déployé beaucoup de talent.

Mlle Adela Maestor ainsi que les autres acteurs et actrices constituent un effectif remarquable.

La série, cette semaine, promet d'être brillante. La semaine prochaine Wilson Barrett.

Le maire McShane a fait, hier, l'ouverture officielle du Musée Lasalle. Son Honneur était accompagné de quelques échevins et de plusieurs amis des beaux arts.

Ce musée est très intéressant. Nous voyons successivement Jacques Cartier prendre possession du sol du Canada au nom de Dieu et du roi. Nous retrouvons ensuite le découvreur du Canada dans la salle du trône du palais de Fontainebleau à la cour de François Ier. Disons entre parenthèse que cette salle est la reproduction fidèle de ce qu'elle était sous François Ier. C'est très beau.

Nous passons aux Découvreurs Canadiens et nous voyons revivre à nos yeux Jolliet, le Père Marquette, le récollet Hennepin, Pierre Lemoine d'Iberville, Pierre Gauthier de Varennes de la Verandrye et Jean Nicolet. A ces illustres personnages il ne manque vraiment que la parole, tant l'expression du visage la pose et l'attitude sont d'un naturel exquis.

Nous en disons autant des fondatrices de nos excellentes institutions religieuses et qui sont groupées dans un autre tableau : La Mère Bourgeois, Mlle Manco, la vénérable Mère Youville, la sœur Marie de l'Incarnation, la Mère Marie Guenet de Saint-Ignace. Ce sont les religieuses des diverses institutions représentées par ces femmes illustres qui ont confectionné les costumes des fondatrices de leurs maisons.

A voir : la chambre de M Olier, où se discute la Fondation de Ville-Marie ; la réception du marquis de Tracy à la cathédrale de Québec, par Mgr de Laval en 1665 ; Frontenac défendant la citadelle de Québec en 1671 ; la mort de Wolfe, la mort du marquis de Montcalm, scènes d'un réalisme saisissant.

Il faudrait pour décrire les impressions variées que nous avons ressenties à la vue de cette splendide évocation du passé tout un numéro de journal, et il resterait toujours quelque chose à ajouter.

Et ce n'est que le commencement. Quo sera-t-elle, si le public encourage, comme elle le mérite, cette œuvre sans rivale !

Les directeurs du Musée ne reculeront devant aucun sacrifice ; et M. Beullac, dont nous venons de voir les brillants débuts fera merveille et tout le monde applaudira.

## INUTILE



On ne peut guère tromper le temps.

## VOYAGE AU PAYS DU CAUCHEMAR

(Après le dîner de Noël)



I

Léon Pincenz. — Je dormais profondément, quand le sentiment d'un oubli impardonnable, me réveilla en sursaut. C'est qu'après le dîner j'avais promis d'aller passer la soirée chez les Rimini, où l'on recevait le ministre des Pascomptés.



II

—Pristi ! Je n'ai pas de temps à perdre. Allons, pas de toilette. Du reste, les Rimini ne sont pas regardants. J'y vais comme je suis.



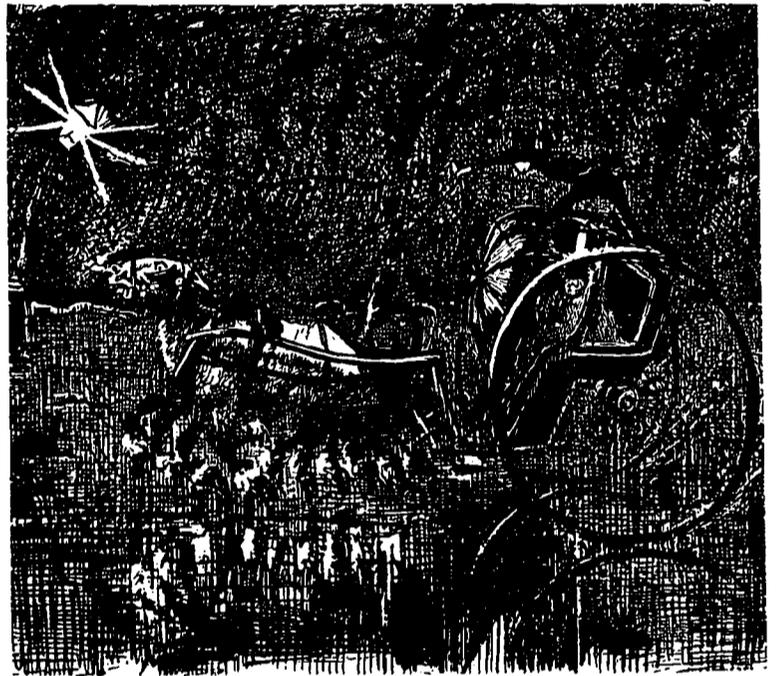
III

—Bon ! Vous qu'il pleut. Imbécile ! Dire que je n'ai pas mis mes chaussettes, par une boue paille !



IV

—Et puis, il fait noir comme chez le loup... Tiens, une idée ; voici un hansom, je le prends. Le sergent de ville à l'air de croire que je ne me suis pas habillé assez chaudement. C'est un brave homme. Brrr ! Je grelotte. Heureusement que j'ai mes gants !



V

—Le fichu bon cheval ! C'est le premier que je vois à huit pattes. Mais aussi quel cocher !... Après tout, j'ai peut-être fait une bêtise de ne pas m'être habillé... Cependant, on est toujours bien dans ce demi négligé.



VI

—Tonnerre ! J'ai laissé mon argent dans mon pantalon à la maison. Ce cocher va m'assommer.



VII

—Ho !!! Bal en règle ! Le Gouverneur-Général ! Le Président des Etats-Unis ! Et cet animal de sergent qui s'en vient dire à tout ce monde là que je n'ai pas de quoi payer un cocher !



VIII

—Parole, je ne savais pas les Rimini si *high life*. Pourquoi n'ai-je pas fait ma toilette ? Je suis, ma foi, le seul de mon genre ici. Je vais aller m'en expliquer avec madame de Lahuppe. C'est une femme du monde ; elle comprendra.

VOYAGE AU PAYS DU CAUCHEMAR — Suite



IX

—Mais, je n'en reviens pas. Edison ! de Lesseps ! Vanderbilt ! L'Albani ! Deux évêques ! Le bedeau de Chicago ! Mozart que je croyais mort. Pas le temps d'aller causer à madame de Lahuppe. Du reste, elle ne remarque jamais la toilette d'un homme ; elle ne s'apercevra de rien.



X

—Vous voyez ! Ce jeune élégant m'assure que je suis très bien. C'est évidemment une autorité en étiquette. Il prétend qu'un gentleman est gentleman partout.



XI

—Hein ! Je ne suis pas un gentleman, moi ! Tiens, attrappe, espèce de mal peigné !



XII

—Ho ! La princesse de Chypre ! Altesse, je vous rends les armes..... C'est pour le coup, que je regrette mon pantalon de soirée.



XIII

—Par exemple ! Une princesse en amour avec moi ! Elle veut m'épouser ! Je ne puis pas ; je suis fiancé d'hier à Lucie de Lanermoor. Bon ! Voilà Lucie qui rentre !

LE PETIT MÉNAGE DU PÈRE

Un petit doigt frappe à ma porte ;  
J'en connais le son argentin :  
" Entrez !..." je sais que l'on m'apporte  
Mon bonheur de chaque matin.

Les voilà ! toujours les premières  
A remplir ce joyeux devoir...  
On entend là-bas les grands frères  
S'ébattre en leur bruyant dortoir.

Mais en avril comme en décembre,  
Toujours, épiant mon réveil,  
Les deux sœurs entrent dans ma chambre,  
Plus exactes que le soleil.

Et, si noire que soit la brume,  
A leur sourire familier,  
Une vive clarté s'allume  
Dans mon cœur, dans mon atelier.

Ma nuit, ma triste nuit s'envole ;  
Leur voix douce m'a raffermit  
Avec cette simple parole :  
" Père, avez-vous un peu dormi ?"

Longtemps je les garde embrassées ;  
Et quels bons rires entre nous !  
Mais voilà mes deux enpressées  
Qui s'échappent de mes genoux.

Car on veut tout remettre en place,  
Livres, papiers, tout l'attirail,  
Pour que l'ordre et la bonne grâce  
Ornent ma table de travail.

L'écrier, garni de ses plumes,  
M'invite, et prend un air charmant ;  
Sur mes rayons les gros volumes  
S'alignent par enchantement.

Sur les bronzes de l'étagère,  
Sur les cadres d'or du trumeau,  
Comme une hirondelle légère  
On fait voltiger le plumbeau.

La bruyère, en sa porcelaine,  
Le tapis et ses larges fleurs,  
Le blason du coussin de laine,  
Tout reprend de vives couleurs.

Et tandis qu'on passe et repasse,  
Sur mes genoux, en fredonnant,  
On revient, et vite on embrasse  
Le front du père rayonnant.

Durant tout ce petit ménage  
Qu'on achève avec tant d'amour,  
Le poète a repris courage  
Pour son labeur de chaque jour.

J'ai retrouvé toute ma flamme  
Et toute ma sérénité...  
Et je bénis, du fond de l'âme,  
Les Muses qui m'ont visité.

VICTOR DE LAPRADE.



XIV

—Je suis perdu !... Ha ! Une ressource ; je puis me cacher sous le piano, tant que Lucie sera ici... Je ne rêve pas ! Mon cocher de tout à l'heure, qui me guette sous le tabouret et qui ose..... (Mais à ce moment Léon roula par terre et se réveilla baignant dans les sueurs).

## UN JOUR DE L'AN TERRIBLE



CROQUEMITAINE VENANT CHERCHER LES PETITS DISSIPÉS.

## LA NAISSANCE D'UNE POUPÉE

C'est à cette époque de l'année que naissent les poupées. Elles naissent aux environs de Paris, non pas sous une feuille de chou, mais au pied de grandes cheminées d'usines piquées dans le sol de la banlieue comme de gigantesques asperges.

Neuf jours suffisent pour la création d'un vrai bébé, riant, pleurant, causant avec autant de naturel que sa maman adoptive :

Les poupées étant sages, très sages, elles consentent à dormir dans leurs berceuses de carton jusqu'au mois de décembre. Noël les éveille de sa baguette de neige, appelle le couturier, le bottier et le tapissier. Il les pare, met de la joie dans leurs yeux de verre et prépare leur entrée dans le monde. Elles apparaissent alors aux vitrines du boulevard un sourire sur leurs lèvres neuves, tendant les bras à qui les aimera.

C'est à cette époque de l'année que naissent les poupées. Belles marquises marquées d'une mouche au coin du nez effronté, andalouses au chignon piqué d'écaillés sont faites d'un peu de terre roulée et pétrie. Margottons à dix-neuf sous, poupons à trognes enluminées sont issus d'un grossier carton pâte. Il est aussi des poupées en cire, de grandes poupées qui veulent vivre *pour de bon*, mais ces poupées sont des personnes prétentieuses qui ne méritent pas notre attention.

Les poupées riches sont faites en kaolin qui, après avoir macéré dans une cuve d'eau, sont pétries, roulées et découpées en carrés. Des femmes appliquent ces carrés sur des moules de plâtre. Elles péssent du pouce sur toutes les parties de la pâte et la modelent avec légèreté. Après quelques heures de séjour dans le moule, la pâte grossière sort transformée en une mignonne tête brune. Il ne reste qu'à percer deux grands trous à la place où seront collés les grands yeux noirs ou bleus qui donneront au masque un semblant de vie.

\* \*

Vient la cuisson. Par douzaines, les pauvres têtes sont disposées dans des mannes et enfour-

nées dans des cases métalliques où elles cuisent à une forte température.

Roulant comme des chefs de petits innocents décapités, les petits boules de nuance crème sont confiées à de bonnes mamans qui les décrassent, les lavent des scories.

Le linge de ces nourrices est un papier de verre qu'elles passent doucement sur les petites narines à peine en saillie, sur les lèvres souriantes, sur les mentons gras comme des mentons de nouveau nés. Quand le visage est doux au toucher, quand le front est d'une propreté luisante, les pousseuses confient les petites têtes à des ouvrières chargées de maquillage des frimousses.

Les peintres pour bébés sont les plus coquettes des jeunes femmes travaillant à la naissance d'une poupée. Il est vrai qu'elles allongent, parfois, d'un coup de pinceau, l'arc de leurs sourcils. Il est vrai aussi que le vermillon de leurs lèvres n'est pas toujours le vermillon inaltérable du bon Dieu. Mais elles sont bien excusables de conserver les traditions léguées par nos grand-mères expertes en l'art de poser les mouches.

Elles n'ont pas de petits pots, ces barbouilleuses d'anges, mais des palettes chargées des couleurs qui donnent l'apparence de la vie aux petites têtes jaunes.

Elles passent d'abord deux couches de rose tendre sur le chef de la poupée à enluminer. La tête, transportée au séchoir, leur revient ensuite d'une belle couleur chair. Elles enduisent les joues d'une tache rouge qu'elles étendent et délayent avec un pinceau. Elles semblent caresser les petites pommettes tant elles mettent de soin à faire vrai. Elles descendent autour des paupières de fines lignes blondes figurant les cils, elles enduisent leur pinceau d'une couleur plus brune pour dessiner les sourcils, vermillonnent les petites narines entr'ouvertes.

La femme peintre de frimousses est plus souvent une artiste qu'une ouvrière. Jeune fille, elle peint toujours le bébé qu'elle préfère. Jeune mère, elle reproduit les traits du dernier né, le plus aimé, le corrigé, le créant tel qu'elle l'aurait

voulu. C'est ce qui explique pourquoi, dessinées et peintes d'après des types presque uniformes, les poupées semblent avoir une individualité bien à elles.

\* \*

Ce n'est pas tout. Bien que gentiment enluminées, les petites têtes n'en sont pas moins chauves et aveugles. De nouvelles ouvrières sont là pour encastrier des "mirettes" dans les orbites vides, pour cacher sous des cheveux blonds ou bruns les crânes trop nus.

Les jeunes fi les qui font les yeux, assises devant des petits fourneaux à gaz, présentent au jet de flamme l'extrémité d'un bâtonnet de verre noir qu'elles tournent ensuite autour d'un chalumeau de façon à former un disque noir qui sera la prunelle. Un bâtonnet de verre bleu, travaillé de la même façon, forme l'iris dont elles entourent la prunelle.

La cornée, le blanc de l'œil s'obtient plus aisément. Il suffit de couler de l'émail blanc dans un moule rond ou ovale et d'y creuser une logette pour la prunelle et l'iris. L'œil de verre ainsi composé est rendu humide, comme un œil humain, par la chute d'une goutte de cristal liquide qui le recouvre d'une pellicule transparente. Après quoi, il est fixé aux paupières par de minuscules charnières qui lui permettent de se mouvoir au gré des petites mamans.

Pour coiffer une poupée, on plaque sur le crâne nu un petit bonnet de liège, guère plus épais qu'une dentelle. C'est sur ce liège que sont collées les perruques en fins cheveux ou en laines habilement tire-bouchonnées.

Après avoir dit tous les soins, toutes les minutieuses pratiques employés par les faiseuses de poupées pour la création de têtes si fragiles que l'effleurement d'un pouce suffit pour les défigurer, nous n'osons raconter à nos petites lectrices comment se fabrique le corps de leurs enfants.

Buste, bras et jambes sont confectionnés en carton grossier, coulé dans des moules par de méchants hommes qui n'entendent rien à confection des poupées. Tout cela est ajusté par de vilains

caoutchoucs qui viennent tous se rattacher à un anneau fixé à l'intérieur de la poitrine. Cet anneau est l'organe essentiel, le cœur des bébés en carton

—Mais, monsieur, pour les faire parler ? Ma poupée dit : *Maman !*

—Votre poupée dit : Maman, heureuse petite mère ! Que vous importe pourquoi et comment elle le dit ? Chut ! C'est un secret. Seules ou presque seules, les poupées de France ont le don de la parole. C'est sans doute, parce que les petites mamans françaises aiment mieux leurs enfants que les petites filles des autres nations.

\* \*

Coiffées et revêtues d'une fine chemisette, les petites poupées n'attendent plus pour paraître dans le monde que les soins de la couturière, du tapissier qui leur donneront une profession à défaut d'un état-civil. Elles sont toutes aussi jolies les unes que les autres, sont pétries de la même pâte, et, pourtant, les unes deviendront marquises, d'autres soubrettes. On donnera à celle-ci chevaux, voitures et livrées. Celle-là ne recevra qu'une petite corbeille de fleurs pour gagner sa vie.

Les poupées devancent la mode. Elles ont des couturières bien informées qui connaissent la création de demain. Elles se parent de mantilles et de boléros quand il est de ton d'assister à la mort des toros. Si nos escadres vont loin, très loin, vers le Nord, elles camrent un bonnet de fourrures sur leurs petites perruques. Elles mettront un simple pagne bariolé quand nous aurons conquis un empire au Congo.

\* \*

Il y a, nous l'avons vu, bien des fées autour du berceau de la poupée riche. La poupée indigente vient au monde seule ou presque seule. Elle est si dédaignée, la pauvre, qu'on oubliera parfois de lui faire des bras et des jambes. Elle reste alors emmaillottée dans du carton pendant

toute sa vie. D'ailleurs, sa petite maman n'aurait pas assez d'étoffe pour la vêtir toute !

Elle a souvent le nez de travers. Ses oreilles sont collées au crâne et ses lèvres ne parviennent pas à sourire avec grâce.

Disgracieuse, elle se contente de peu pour sa toilette. Sur sa chemise taillée dans de la gaze pour cataplasmes, elle met une robe de satinaille à deux cents la verge. La dentelle qui porte sa jupe ne coûte guère qu'un demi-sou. Ses chapeaux sont de grossiers paillassons qu'elle achète deux sous et demi la douzaine.

Quand la poupée pauvre met des souliers, ils ne lui coûtent guère qu'un petit sou. Souvent elle n'est pas assez riche pour se payer des chaussures. Alors, comme elle est très coquette, en tant que Parisienne, elle fait teindre en noir ses petits pieds et croit que ça ne se voit pas.

Nous devons signaler ici à l'indignation des petites mamans heureuses le supplice infligé par les marchands aux pauvres poupées à ventre de son. Toutes ou presque toutes ont leur chapeau fixé sur leurs cheveux, couleur queue-de-vache, par une grosse pointe qui s'enfonce très avant dans le crâne. Elle font cependant tout leur possible pour être gracieuses, elles aussi ; parce que poupées en papier mâché et poupées en kaolin ne sont heureuses que le jour où elles trouvent "une petite mère".

Léon Roux.

Ripans Tabules cure tho blues.

BONNE ANNÉE !



A votre service comme l'an dernier.

### LES PETITS ENFANTS ET LES GRAND' MÈRES

Vous tous, petits enfants, aimez bien vos grand'mères ; Entourez-les ; leur âge a des douleurs amères ; Oh ! formez devant l'être une riante cour, Quand votre aieule vient au cercle de famille Chauffer ses membres froids au foyer qui pétille, Son cœur à votre amour.

Votre sourire franc, qu'elle aime et qu'elle implore, Est un rayon d'hiver qui la ranime encore ; Son frais et vert printemps lui semble reflétri, Quand son petit enfant vient gazouiller près d'elle, Comme un oiseau joyeux qui monte et bat de l'aile Sur un arbre flétri.

Ses mains, qu'il faut presser avec mille tendresses, Sont pleines de jouets et pleines de caresses. Baisez ses cheveux blancs, diadème béni ; Qu'il souffle un peu d'amour dans ses chemins arides ! Un seul baiser d'enfant fait oublier vingt rides A son front rajeuni !

Son navire est au port et va plier ses voiles ; Hâtez vous de l'aimer, c'est moi qui vous le dis ; Car déjà son pied touche au seuil du paradis ; L'ombre envahit ses jours couverts de sombres voiles ; Nul soleil d'autrefois dans son cœur ne reluit ; Venez y rayonner ; la vieillesse est la nuit ; Enfants, soyez en les étoiles !

Mais un jour vous verrez sur la porte un drap noir ; L'aieule manquera dans le cercle du soir ; Puis, plus tard, votre mère et tous vos plus fidèles... Nos logis sont des nids, d'abord pleins et joyeux, Mais dont les habitants sont des oiseaux des cieux Qui tôt ou tard ouvrent leurs ailes.

Ma fille ! quand tu vins, ma mère était au ciel ; Il te manque un amour, un baiser maternel. Oh ! te voir dans ses bras, c'était là ma chimère ! Dieu bénit la maison, y plane et la défend, Quand on y réunit le berceau de l'enfant Et le fauteuil de la grand'mère.

MME ANAIS SÉGALAS.

### IL A SUIVI L'ORDONNANCE

Le médecin.—Eh ! bien, père Litharge, Comment ça va t'il aujourd'hui ?

Le Litharge.—Pas mieux, docteur, pas mieux.

Le médecin.—Qu'avez-vous mangé à midi ?

Le père Litharge.—Du poulet, docteur.

Le médecin.—Mais vieux têtard, vous aviez mangé du poulet hier, et je vous avais recommandé de varier votre diète, de ne pas manger deux fois de suite de la même chose.

Le père Litharge.—Eh ! oui, docteur ; j'ai été extraordinairement particulier pour suivre votre ordonnance. Aujourd'hui, c'était un poulet complètement différent de celui d'hier.

### CAS DIFFICILE

Premier tramp.—Eh ! bien, vieille branche, toujours en prison, donc ?

Second Tramp (prisonnier).—Comme tu le vois ; c'est pour un vol de cheval.

Premier tramp.—En as tu pour longtemps ?

Second tramp.—Deux ans.

Premier tramp.—Est-ce que tu ne pouvais pas prouver un alibi ?

Second tramp.—Pour moi, oui. Mais pour le cheval, je n'ai pas pu quand j'ai été pris ; j'étais sur le dos du cheval.

### EXAMEN DE CONSCIENCE



—Après tout, qu'ai-je fait de bon dans ces douze mois ?



FEUILLETON DU SAMEDI

## LES CHEVALIERS DU POIGNARD

ROMAN ÉMOUVANT PAR XAVIER DE MONTÉPIN

## DEUXIÈME PARTIE. — LES AMOURS DU CHEVALIER.

(Suite)

XXXII. — LE PRÊTRE

Au moment où la jeune fille reprit connaissance, elle était étendue sur le lit. Deux hommes se tenaient debout auprès de ce lit : c'étaient Denis et un prêtre. Hermann avait quitté la chambre.

— Oh ! mon Dieu ! mon Dieu ! murmura Marguerite qui se sentit brisée de corps et d'âme, comme on l'est en s'éveillant au sortir d'un horrible rêve, — que je souffre ! que se passe-t-il donc et pourquoi souffrir ainsi ?

Mais aussitôt la mémoire lui revint. Alors elle se rejeta en arrière avec des sanglots et dans un effrayant paroxysme de désespoir.

— Du courage. . . mon enfant, lui dit le prêtre, d'une voix tout à la fois douce et sonore, en se penchant sur elle.

— Du courage. . . — balbutia-t-elle à travers ses gémissements, — ai-je la force d'en avoir ?

— Cette force, Dieu vous la donnera. . . Il y a des gens en ce monde bien plus à plaindre que vous. . . Vous êtes malheureuse, mais, au moins, vous n'êtes pas coupable. . .

Marguerite se souleva vivement, et, s'appuyant sur son coude, elle dit :

— Quoi ! mon père, vous savez ?

— Je sais tout, mon enfant. . . — Votre évanouissement a été long, et, tandis que vous étiez sans connaissance, M. de Navailles s'est alors confié à moi, et m'a tout dit. . . J'ai même lu cette lettre qui vous désespère, et je bénis Dieu, qui, dans sa bonté, a permis que ma présence en cette maison maudite servit, non seulement à arracher au démon les âmes coupables de deux pauvres mourants, mais encore à consoler et à soutenir une âme pure et noble comme la vôtre. . .

Ces quelques mots expliquaient tout.

Marguerite comprit que ce prêtre était celui dont les bandits s'étaient emparés pour confesser et administrer deux des leurs, et dont M. de Navailles lui avait dit quelques mots.

— Oh ! mon père, — balbutia-t-elle, — quelle consolation puis-je accueillir ? Ne vaudrait-il pas mieux cent fois être morte que de me voir plongée en une situation aussi désespérée que celle où me voici maintenant !

— Cette situation est affreuse, mais non désespérée, mon enfant ! Ce que Dieu a fait, Dieu peut le défaire. Ne doutez pas de lui et de son infinie bonté.

— Mais mon père me maudit, me chasse, me renie ; pour lui, je n'existe plus ! Vous l'avez lu, celle de ses filles qui s'appelait Marguerite est morte, morte pour toujours !

— Eh bien, n'a-t-on pas vu, à la voix de Dieu, des morts ressusciter et sortir de leurs tombeaux ?

— Mais, pour cela, il fallait un miracle !

— Et qui vous dit que ce miracle ne se fera pas ? Dieu tient dans sa main les cœurs et les âmes. Il peut, s'il le veut, ouvrir les yeux de votre père, changer ses dispositions, et de cette dure épreuve faire sortir votre bonheur.

Marguerite secoua la tête.

— Douteriez-vous de la puissance de Dieu ? demanda vivement le prêtre.

— Je ne doute pas de sa puissance, je doute de sa volonté, — continua Marguerite.

Le prêtre se tourna vers Denis.

— Monsieur de Navailles, — lui dit-il, — laissez-moi, je vous prie, pour un instant avec mademoiselle, sans assister à notre entretien, j'ai à lui dire des paroles que seule elle doit entendre.

Denis s'inclina et sortit.

— Mon enfant, — reprit le prêtre en s'adressant à Marguerite, — peut-être, en ce moment, Dieu vous donne-t-il une preuve éclatante et lumineuse de cette bienveillante volonté dont vous semblez vous défier.

— Comment cela, mon père ?

— Vous allez le comprendre ; mais d'abord permettez-moi de vous adresser quelques questions, et promettez-moi d'y répondre comme on doit le faire quand on parle au ministre du Très-Haut.

— Je vous le promets de tout mon cœur. . . je n'ai rien à cacher à personne, et surtout à vous.

— Vous éprouvez, n'est-ce pas, un profond attachement pour M. de Navailles ?

— Après mon père et ma sœur, Raoul est la personne que j'aime le plus en ce monde.

— Votre père approuvait cet amour ?

— Lui-même m'avait fiancée à M. de Navailles. Sans cesse, il l'appelait son fils et il faisait toujours de notre union le rêve et l'espoir de sa vieillesse.

— Et jusqu'à quand cela a-t-il duré ?

— Jusqu'aux prétendues révélations, ou plutôt jusqu'aux calomnies infâmes de ce banquier juif, Van Goët. Et encore, quand j'assistai, inaperçue, à l'entrevue mystérieuse de cet homme et de mon père, je vis bien que le bon et noble vieillard ne pouvait ajouter foi à de pareilles monstruosités. Malheureusement je ne pus combattre ces odieuses attaques si lâchement dirigées contre mon fiancé. Le soir même j'étais enlevée par ces bandits dont je suis maintenant la prisonnière.

— Hélas ! — répliqua le prêtre, — cette disparition subite ne devait que trop confirmer, pour un esprit prévenu, les malveillantes dénunciations du banquier juif. Le hasard qui a présidé à tout ceci est tellement étrange, que ses résultats, quoique vrais, sont invraisemblables jusqu'à l'impossibilité.

— Mais, en admettant que je suis coupable, aussi coupable que le croit mon père. . . n'était il pas bien dur de me traiter comme on le fait. . . comme on menace de le faire dans cette horrible lettre ?

— Oui, certes ; mais il faut pardonner beaucoup au premier mouvement de la colère d'un père qui se croit mortellement blessé, tout à la fois, dans son affection et dans son honneur. . . D'ailleurs, en ce moment, M. de Kergen est à coup sûr absolument dominé par ce Van Goët. Connaissez-vous cette excessive influence du banquier sur l'esprit de votre père ?

— Je l'ignorais, au contraire, et rien n'avait pu jusqu'alors me le faire soupçonner.

— Cette influence, nous la combattons.

— Mais par quels moyens ?

— Dieu nous inspirera. . . il m'inspire déjà. J'entrevois un avenir bien autrement facile que vous ne le supposez.

— Est-ce possible ? s'écria Marguerite avec un commencement d'espoir, car le prêtre parlait d'un ton ferme et décidé, et avec une sorte d'exaltation qui lui imposait la confiance à elle-même.

— Écoutez : Votre père voyait avec bonheur une union prochaine entre vous et le chevalier Raoul de Navailles. . .

— Oui, certes !

— Comme père et comme gentilhomme, il avait raison de se réjouir ; mais le jour où il crut que le prétendu grand seigneur français n'était autre chose qu'un aventurier sans famille et sans nom, tranchons le mot, un voleur et un assassin, ce jour-là, en se voyant abandonné pour un tel misérable, il s'est dit : — *Qu'entre elle et moi tout soit fini. . . je n'ai plus qu'une fille !*

— Oh ! mon père ! mon père ! — murmura la pauvre Marguerite, — pouviez-vous me juger ainsi !

— Eh bien ! — poursuivit le prêtre, — à ce malheur qui vous semble irréparable, il y a cependant un remède. . .

— Lequel ? Lequel ? — demanda avidement la jeune fille.

— Il faut que madame de Navailles soit accueillie dans sa nouvelle famille comme doit l'être une femme de sa race et de son mérite ! . . . Il faut que la maison de Navailles écrive à la maison de Kergen : "*Nous avons reçu le trésor que vous nous avez donné ! Votre fille est devenue la nôtre, et la France remercie l'Allemagne de lui avoir ainsi cédé l'un de ses plus précieux joyaux.*" Alors, votre père comprendra qu'il s'est trompé lui-même et qu'on l'a cruellement abusé. Les larmes de douleur deviendront des larmes de joie, et deux familles auront retrouvé leur enfant !

— Quel beau rêve ! . . . — murmura Marguerite avec un demi-sourire à travers ses larmes ; — seulement la réalisation en est-elle possible ?

— Et qui donc l'empêcherait ?

— Oh ! bien des choses !

— Lesquelles ?

La jeune fille rougit beaucoup, et finit par balbutier, tout en cachant à demi son charmant visage dans ses deux petites mains ; — D'abord, je ne suis pas la femme de M. de Navailles.

— N'est-ce que cela ?

— Mais il me semble. . .

— Marguerite s'interrompit.

— Que c'est beaucoup, n'est-ce pas ! — acheva le prêtre.

La jeune fille fit signe que oui.

— C'est là que je voulais en arriver, — continua le prêtre, — c'est là que je voulais vous montrer la main de Dieu et sa volonté toute puissante ! afin de rendre cette union possible, ne vous envoie-t-il pas un de ses ministres tout exprès pour la bénir ?

— Quoi ! — s'écria la jeune fille en proie à une surprise singulière et à un trouble inexprimable, — quoi ! mon père, vous célébreriez mon mariage avec M. de Navailles.

—N'est-ce pas mon devoir, si vous me le demandez ?

—Oh ! pensa Marguerite, déjà presque consolée et rendue forte par cette assurance, c'est vrai, Dieu est bon ! Dieu est grand ! Dieu n'abandonne jamais ses enfants !

Après un instant de silence, le prêtre reprit :

—Il me semble, ma chère fille, que je viens de détruire votre principale objection contre ce que vous appelez, vous, un beau rêve, et que je regarde, moi, comme une heureuse réalité. Mais, sans doute, cette objection n'est pas la seule ; voyons les autres.

—Comment sortir d'ici, — demanda Marguerite, — puisque cette rançon de cinquante mille livres que demandaient les bandits pour me rendre à la liberté, mon père refuse de la payer ?

—Ceci, je ne puis vous le dire, mon enfant, car je l'ignore ; mais, soyez en sûre, Dieu ne laissera pas son œuvre imparfaite et inachevée ; sa volonté s'est manifestée déjà, elle se manifestera encore.

—Je sens que vous avez raison, mon père, — répondit la jeune fille ; aussi, mon cœur est changé, vous le voyez, je ne pleure plus, j'ai oublié mon désespoir ; j'attends, et j'ai confiance.

Le prêtre mit un genou en terre. Il leva les yeux et les mains vers le ciel, puis il s'écria :

—Soyez béni ! mon Dieu, vous vous êtes servi de moi, ainsi que vous l'avez fait aujourd'hui !

Ensuite il alla à la porte qu'il ouvrit.

—Monsieur de Navailles, dit-il, si vous êtes là, venez ! on a besoin de vous ici !

### XXXIII. — LA CHAPELLE.

Denis, comme bien on pense, était là tout près ; il semblait s'attendre à cet appel.

Il entra.

En peu de mots, le prêtre le mit au courant de ce qui venait de se passer entre mademoiselle de Kergen et lui.

—Oh ! — s'écria Denis quand ce court récit fut achevé, — Dieu se montre manifestement pour nous, mon père, et plus encore que vous ne le pensez.

—Comment cela ? demandèrent à la fois le prêtre et Marguerite.

—Je venais, reprit Denis, je venais d'avoir un entretien avec le capitaine des bandits ; je lui avais payé la rançon qu'il exigeait de moi, car ma valise et ce qu'elle contenait m'a été envoyée du château de Kergen. Donc j'étais libre, mais bien décidé à ne pas profiter de ma liberté s'il me fallait laisser ici ma fiancée prisonnière. Mais cet homme, ce chef qui, lui aussi avait lu, et même avant nous, l'abominable lettre de ce misérable Van Goët, me témoigna la pitié profonde que lui inspirait la position de mademoiselle de Kergen et l'affreuse injustice de son père.

—Monsieur de Navailles, me dit-il enfin, je vais vous prouver que ces paroles que vous venez d'entendre sont bien la véritable expression de mes sentiments, et qu'au fond de l'âme d'un bandit tel que moi on peut trouver encore une sorte de générosité. Vous êtes un gentilhomme, vous êtes un homme d'honneur. Donnez-moi votre parole de me faire parvenir les cinquante mille livres de la rançon de mademoiselle de Kergen aussitôt que cela vous sera possible, et je me contenterai de cet engagement, et mademoiselle de Kergen sera libre à l'instant même, ainsi que vous.

—Et comme j'allais le remercier avec les expressions d'une reconnaissance passionnée, il ajouta :

—Seulement, je mets à l'accomplissement de ma promesse une condition.

—Laquelle ?

—Une condition *sine qua non*. Si vous ne l'accomplissez point, il n'y aura rien de fait.

—Je l'accepte d'avance, à moins qu'elle ne renferme une impossibilité absolue. Mais je vous en supplie, parlez vite.

—Eh bien, mademoiselle de Kergen et vous, vous vous aimez, et vous avez été fiancés par le vieux baron lui-même.

—C'est vrai. Mais à quoi voulez-vous en venir ?

—A ceci : l'engagement que vous prendrez avec moi, relativement aux cinquante mille livres, ne me paraîtra sérieux et satisfaisant que si vous la prenez pour votre femme. Il faut donc que mademoiselle de Kergen devienne, dans le plus bref délai, madame de Navailles ; il faut que le mariage soit célébré aujourd'hui même.

—Aujourd'hui ! m'écriai-je au comble de la surprise.

—Sans doute.

—Serait-ce possible ?

—Non-seulement possible, mais très facile.

—Comment cela ?

—N'avons-nous pas sous la main tous les éléments constitutifs d'un mariage ? N'avons-nous pas les époux futurs et le prêtre ? Il y a même dans ce château une vieille chapelle que je me ferai un plaisir de mettre à votre disposition, afin que rien ne manque à la solennité.

—Je restai muet d'étonnement.

—Mais, . . . . .

—Mais quoi ?

—Mon acquiescement est, de toute nécessité, subordonné à celui de Mademoiselle de Kergen.

—Sans doute, mais cet acquiescement, vous êtes aussi convaincu de l'obtenir que je suis convaincu, moi, qu'il ne vous sera pas refusé.

—Peut-être avez-vous raison ; mais, . . . . .

—Encore des *mais*.

—En admettant même que vous avez entièrement raison, c'est bien le moins que je soumette la chose à ma fiancée.

—Soit. Soumettez-là lui. Seulement, faites vite.

—J'y vais à l'instant.

—Je vous attends ici dans une demi-heure."

Je me dirigeai donc de ce côté, et j'arrivai quand la porte s'est ouverte, et quand j'ai entendu une voix (la vôtre, mon père) m'appeler par mon nom. Voilà ce qui s'est passé. Ne vous semble-t-il pas, comme à moi, que le doigt de Dieu est visible dans tout ceci ?

—Oui, certes ! s'écria le prêtre.

Le regard de Marguerite répondit pour elle.

—Ainsi, chère bien-aimée, demanda Denis, vous n'avez aucune objection à faire ?

—Aucune.

—Vous consentez donc à partager, dès aujourd'hui, et mon nom et ma vie ?

—Oui, balbutia la jeune fille en rougissant beaucoup.

—Vous entendez, mon père ? dit le faux Raoul de Navailles en s'adressant au prêtre.

—Oui, mon enfant, répliqua ce dernier, et nous allons, sans perdre une minute, nous occuper des préparatifs de la cérémonie.

Il y avait bien des années que le château de Falkenhorst appartenait par droit de conquête à la bande des chevaliers du poignard. Il avait plus longtemps encore qu'il avait été abandonné complètement par ses anciens et légitimes propriétaires. Nous devons ajouter que ceux-ci (ceux du moins des dernières générations) étaient gens adonnés aux parties de chasse et de débauche beaucoup plus qu'au service de Dieu ; c'est assez dire que la chapelle, qui, depuis deux cents ans au moins, et peut-être depuis plus longtemps, n'avait point servi à l'exercice du culte, devait être dans un pitoyable état.

La réalité surpassait encore, si cela est possible, tout ce que l'imagination de mes lecteurs inventerait à cet égard. Depuis un peu plus de cinquante ans, les fenêtres ogivales de cette chapelle avaient été condamnées, et un épais massif de maçonnerie avait remplacé leurs vitraux légers. L'air et la lumière extérieure n'y pénétraient plus, par conséquent. On y entassait habituellement, les unes sur les autres, des futailles vides et des barriques défoncées. L'autel, en bois de chêne complètement vermoulu et dévoré par l'humidité, n'offrait plus aucune trace de ses primitives sculptures. Un grand Christ en pierre sculptée avait subi des mutilations sacrilèges ; la tête et les mains étaient brisées. On avait recouvert le reste du corps d'une couche de peinture qui cherchait à être grotesque, et qui n'était qu'ignoble et révoltante. Les dalles seules avaient résisté, à cause de leur solidité granitique. Des toiles d'araignée centenaires pendaient à la voûte humide et ressemblaient à des oriflammes de haillons. Pour un amateur forcené du pittoresque dans l'horrible, tout ceci n'aurait pas manqué d'une sorte de poésie étrange et satanique.

C'est dans cette épouvantable chaos qu'il s'agissait de mettre de l'ordre en quelques heures.

(A continuer.)

---

Montréal, 24 Décembre 1890. J. G. LAVIOLETTE, Ecr., M. D. *Cher Monsieur*. — Votre Sirop de Térébenthine nous a guéris, mon fils et moi, d'un rhume que nous avions depuis plusieurs semaines. Deux bouteilles ont suffi. Je me fais un devoir de le recommander au public. Votre obéissant serviteur, H. A. BRAULT, manchonnier de la maison C. Desjardins & Cie, 1537 rue Ste-Catherine.

Montréal, Novembre 1891. — Je souffrais beaucoup depuis trois mois d'une toux opiniâtre, accompagnée de picotements dans la gorge, de transpirations la nuit et d'un affaiblissement général qui me faisait craindre la consommation de la gorge. Je suis maintenant parfaitement bien et je dois ma guérison au *Sirop de Térébenthine du Dr Lavolette*. Je n'en ai pris que quatre petits flacons de 25 cents chaque. — FÉLIX SAUVAGEAU, entrepreneur-ménager, No 179 1/2 rue Saint-Antoine.

Montréal, Décembre 1891. — Je souffrais, depuis plus d'un an, d'une toux opiniâtre accompagnée d'une expectoration abondante et de mauvaise apparence, de transpirations la nuit, de points ou douleurs à la poitrine, d'un affaiblissement et d'un dépérissement général et progressif qui me faisait redouter la consommation. J'ai pris plusieurs remèdes sans aucun soulagement. Je suis maintenant parfaitement bien, au grand étonnement de mes amis et déclare avoir été guéri par le *Sirop de Térébenthine du Dr Lavolette*. J'en ai pris cinq flacons de 50 cents. Je recommande ce précieux sirop à ceux qui toussent et se croient en consommation. — W. DASTOUS, No 90 rue Saint-Antoine.

## UNE SOIRÉE DE JOUR DE L'AN

Une légende assez curieuse nous apprend qu'Adam et Eve, après la désobéissance qui excita contre eux le courroux de Dieu, parcouraient une dernière fois le paradis terrestre afin d'atteindre la porte de sortie ; leurs yeux versaient des larmes de douleur et de repentir.

Bien que suivie de près par l'ange justicier, Eve réussit à s'emparer d'un magnifique citron qu'elle voulut emporter en souvenir de l'Eden. Usant de ruse, elle le cacha dans son tablier et, dès qu'elle fut loin, s'écria : " Je donnerai ce fruit à la plus belle contrée que je verrai sur la terre ! " Mais longtemps, longtemps elle erra, sans se décider à faire un choix.

Enfin, nos premiers parents arrivèrent à Monaco. Soudainement ravie en contemplant cette terre privilégiée, Eve lança le citron divin sur une des terrasses qui avoisinent la mer.

" Va, lui dit-elle, va croître et multiplier sur cette terre féconde, va faire un Eden de ces lieux enchanteurs ; afin que les mortels y retrouvent, d'âge en âge, un peu des charmes et des bénédictions du paradis. "

Le citron du paradis a prospéré sur cette terre charmante. Une multitude d'arbres au vert et luxuriant feuillage, chargés à la fois de fleurs et de fruits, enchantent les yeux du voyageur.

Combien viennent respirer la vie sous le ciel le plus doux, le plus pur que l'on puisse rêver, près des flots limpides qui roulent les galets de la plage jusqu'au seuil des villas !

Dans l'une d'elles, il y a quelques années à peine, un nouveau ménage était venu s'établir.

On ne savait rien de lui, ou peu de chose, sinon que la santé de la jeune femme — une enfant encore — les attirait dans cette contrée. Puis, les notables avaient reçu la carte portant le nom du mari : " Nicolas Péetrovitch, violoniste, donne des leçons à trois francs le cachet. "

Malgré cette annonce et ce prix modéré, quelques jeunes personnes à peine se proposèrent comme élèves ; il les eût fallu très nombreux, pour que la vie devint facile au pauvre musicien.

Son archet était son seul avoir. A Pétersbourg, il lui fût devenu bientôt une fortune ; mais le climat du Nord minait la vie de la jeune femme, et les docteurs l'envoyaient au bord de la Méditerranée. Ils étaient partis : elle, insoucieuse et confiante ; lui, fort d'amour et de courage, prêt à soutenir seul, sans qu'elle s'en doutât, la lutte qui brise les faibles et fait pleurer les enfants.

La villa qu'ils louèrent était l'une des mieux abritées et des plus fleuries. Dans ce nid embaumé que la brise de mer vivifiait sans trop le rafraî-

chir, Julia pouvait se croire encore au pays de son berceau, là où les oiseaux-mouches chantent le printemps éternel.

Hélas ! quelques leçons à peine devaient-elles suffire à guider l'aisance vers le logis du jeune ménage ? Les semaines, les mois se passaient, sans amener à Nicolas Péetrovitch d'autres élèves que ceux du premier jour. Il s'endetta. Ne fallait-il pas vivre ! Ah, ce n'était pas lui qu'eût effrayé le spectre de la misère ! mais il ne voulait pas que les yeux de Julia l'aperçussent, rôlant, la menace aux lèvres, à l'entour de la villa. Il se fit sollicitateur. De temps à autre, des musiciens étrangers venaient donner des concerts dans la salle des fêtes ; mais l'orchestre était au complet, et le violon étranger fut poliment éconduit. L'hiver était revenu ; l'hiver, là-bas, n'effeuille pas les roses ; à peine si les matinées se font plus fraîches, si le soleil se couche plus tôt, si la mer, plus houleuse, maltraite plus rudement les galets ; cependant, la jeune femme subissait frileusement les atteintes de l'hiver. Un jour même, le mal vint, en traître, la saisir à la gorge. L'angine l'étouffait, et le visage du docteur devint bientôt soucieux, inquiet.

Fou d'angoisse, Nicolas Péetrovitch errait par la villa comme une âme en peine. Un homme se présente. Que veut-il ?

Depuis deux semaines, de pompeuses affiches annonçaient un prochain concert pour le 1er de l'an. Le jour en était venu ; mais, à la dernière heure, une circonstance fortuite privait le chef d'orchestre de son premier violon, et il demandait à Nicolas de le suppléer.

Celui-ci eut aux lèvres une parole de refus. Julia était mourante ; la quitter en ce moment ? Non, jamais !...

Mais une voix impérieuse, celle de la conscience, se fit entendre aux oreilles du musicien. Il avait contracté des dettes ; l'honneur ne lui imposait-il pas le devoir de les acquitter ? La somme qu'on lui offrait n'était pas minime et représentait beaucoup de ses leçons, trop peu nombreuses au gré du pauvre professeur. Le devoir l'emporta. Le cœur brisé, Nicolas engagea sa parole pour la soirée même, espérant, peut-être, qu'un miracle éloignerait de lui la coupe d'amertume et que l'heure d'angoisse ne sonnerait pas. Plus blême qu'un suaire, plus tremblant qu'un condamné à mort, il effleura d'un baiser le front de sa femme et s'enfuit craignant de ne plus la revoir. Comme en un rêve, il pénétra dans la salle des concerts, traversa la foule brillante, jeune et parée, pour atteindre l'estrade où il prit place, parmi les musiciens. Un cahier est placé sur un pupitre ; mais les notes se heurtent, se mêlent, s'effacent lorsque sa main saisit l'archet. Seul, avant le signal convenu, il prélude ; chacun s'arrête, surpris, con-

fondé, ne pouvant le suivre sur la route qu'il a prise, où il se lance en vrai tourbillon.

Car tout ce que son âme recèle, depuis quelques mois, de souffrances et d'angoisses, tout est trahi par la voix de l'instrument. Le violon pleure, il gémit, il implore ; puis soudain la colère et les larmes se fondent en des accents d'une douceur infinie.

Ceux-ci, à leur tour, se taisent encore ; maintenant c'est un râle un glas funèbre, un dernier soupir.

L'artiste, à bout de forces, laisse échapper l'archet de ses doigts crispés ; mais, dans la foule électrisée, les larmes coulent, même sur les barbes grises, et toutes les voix acclamaient celui qui a révélé à l'indifférence le terrible drame de la pauvreté, de l'amour et de la mort.

Nicolas semble ne rien entendre des bruyants vivats ; une pluie de fleurs s'amoncelle à ses pieds, mais il la repousse, la dédaigne. Il court, il vole où l'appelle un secret pressentiment.

La nuit est sombre. Une à une, seulement, se lèvent les étoiles et la lune se voile d'un nuage de deuil. La villa, elle aussi, est plongée dans l'ombre ; la mer gémit l'éternelle complainte où se mêlent les voix plaintives des âmes trépassées.

L'artiste tombe à genoux au seuil de sa demeure, un cri s'échappe de ses lèvres en regardant le ciel. Mais une main touche la sienne, le soutient, le relève ; une voix s'écrie : " Venez vite ! elle vous demande... elle est sauvée !... "

Ceux qui applaudirent à Menton Nicolas Péetrovitch, lui ont fait une réputation européenne. Maintenant, de nombreux élèves implorent les leçons du maître, et, quand il donne un concert, son violon est applaudi par une foule enthousiaste, bien qu'à présent il chante le bonheur.

PIERRE DU CHATEAU.

## THEATRE - ROYAL

SPARROW & JACOBS..... PROP. ET GERANT.

(Semaine commençant LUNDI, 26 DECEMBRE  
Après-midi et soir.)

LE GRAND DRAME

## DEVIL'S MINE

Excellente Compagnie. Jolis Costumes,  
Décors, Etc.

PRIX D'ADMISSION :

10, 20 et 30c. Sièges réservés, 10c extra.

Plan toujours ouvert au Théâtre de 9 a.m. à 10 p.m.

SEMAINE SUIVANTE :

GUS HILL NOVELTY COMPANY.

## QUEEN'S = THEATRE

TELEPHONE, 4032

CETTE APRÈS-MIDI ET CE SOIR

## HELEN BARRY

" THE DUCHESS "

Semaine du Jour de l'an, LUNDI, 26 DECEMBRE

WILSON BARRETT

Lundi, Matinée	SILVER KING
Lundi, Soir	SILVER KING
Mardi	BEN-MY-CHRAE
Mercredi	PHARAOAH
Jendredi	PHARAOAH
Vendredi, Matinée	CLAUDIAN
Vendredi, Soir	CLAUDIAN
Samedi, Matinée	PHARAOAH
Samedi, Soir	HAMLET

Prix : 25, 50, 75c. \$1.00, \$1.50.

Sièges en vente au magasin de musique de Sheppard, au magasin de la Cie New York Piano, à l'Hôtel Windsor et au Balmoral Hôtel, de 9 a. m. à 5 p. m.

ROBERT MANTELL—semaine du nouvel an.

DEMANDEZ A VOTRE ÉPICIER  
LE CÉLÈBRE

CHOCOLAT MENIER

Ventes Annuelles dépassent 33 MILLIONS de Livres.

Ecrire pour Echantillons gratuits à C. ALFRED CHOUILLOU, Montréal.

VIN de VIAL

TONIQUE  
ANALEPTIQUE  
RECONSTITUANT

Le Tonique le plus énergique  
que doivent  
employer Convalescents,  
Vieillards, Femmes,  
Enfants débiles  
et toutes personnes délicates.



Au QUINA  
SUC DE VIANDE  
PHOSPHATE de CHAUX

Composé des substances  
absolument indispensables  
à la formation et  
au développement de la chair  
musculaire et des  
Systèmes nerveux et osseux.

Le VIN DE VIAL est l'association des médicaments les plus actifs pour combattre l'Anémie sous toutes ses formes, Chlorose, Phtisie, Dyspepsie, Gastrites, Age critique, Epuisement nerveux, Débilité résultant de la vieillesse, étiollement, longues convalescences et tout état de langueur et d'amaigrissement caractérisé par la perte de l'appétit et des forces.

Pharmacie J. VIAL, rue de Bourbon, 14, LYON. — Toutes Pharmacies.

# POUR LES VERS

— LES —

## CRÈMES de CHOCOLAT

### DE DAWSON

Le remède contre les VERS le plus plaisant et le plus sûr qui ait encore été offert au public.

Recommandé par les Médecins

EN VENTE PARTOUT

25 Cents la Boîte.

**A. LEOFRED**

(Gradué des Universités Laval et McGill)

INGENIEUR DES MINES.

Bureau principal à Québec.

Succursale à SHELBURKE; à MONTREAL, 17 COTE DE LA PLACE D'ARMES.

S'occupe de tout ce qui a rapport aux mines.

1 a-1 oct



**L'EFFET DESIRE.**

CARROLLTON, Co. GREEN, ILL., nov. 1888.

Je recommande fortement le Tonic Nerveux du Père Koenig à tous ceux qui souffrent du mal de tête autant que mon fils à souffrir d'abord 5 ans, car deux bouteilles l'ont complètement guéri.

M. MCTIGUE.

**UNE PREUVE EVIDENTE.**

QUILLIA, ONT., CANADA, juin 1888.

Je fus attaqué d'épilepsie en novembre 1878. Devenant alors à New York, j'y consultai les meilleurs médecins qui ne purent qu'arrêter la maladie; les plus honnêtes d'entre eux n'avaient qu'à l'attendre inévitable. Je fus contraint d'abandonner mes occupations et de retourner au Canada en 1888. J'ai depuis essayé d'innombrables remèdes et consulté quelques-uns des meilleurs médecins, sans aucun avantage jusqu'à ce que je fisse usage du Tonic Nerveux du Père Koenig, en 1888, et depuis cette époque je n'ai pas subi une seule attaque.

M. J. CLIFFORD.

**GRATIS** — Un Livre important sur les Maladies Nerveuses sera envoyé gratuitement à toute adresse, et les malades pauvres peuvent aussi obtenir ce remède sans rien payer.

Ce remède a été préparé par le Rév. Pasteur Koenig, de Fort Wayne, Ind., U.S., depuis 1876, et est actuellement préparé sous sa direction par la

**KOENIG MED CO., CHICAGO, ILL.**  
A Vendre par les Droguistes à 91 la Bouteille; 6 pour \$5.

## La Bibliothèque à Cinq Cents

PUBLICATION HEBDOMADAIRE

Revue Littéraire, Artistique et de Mode

Contient les plus beaux romans du jour, avec illustrations.

Abonnement: Un An, \$2.50. Six Mois, \$1.25

STRICTEMENT PAYABLE D'AVANCE

VENTE AU NUMERO, 5 Centins

En vente dans tous les dépôts de journaux, tous les Jendis. Pour abonnements et annonces s'adresser à

**POIRIER, BESSETTE & CIE,**

Editeurs-Propriétaires,

No. 516 Rue Craig, Montreal

## OCCASION !

— A LA —

Librairie Poirier, Bessette & Cie

516 RUE CRAIG

MONTREAL

## LIVRES DE NOTES

Magnifique Livre de Notes relié im. toile frappée en or, 6 pouces par 3½, contenant 184 pages et un porte-crayon, envoyé par la poste pour 12 cents.

Trois charmants Livres de Notes, 4 pouces par 2½, couvert toile, dos doré, renfermés dans un étui couvert en toile. Les trois livres et l'étui envoyés par la poste pour 7 cents.

Magnifique Cahier pour autographes, souvenirs, chromos, etc., 9 pouces par 7, relié en im. cuir, fantaisie dorée et chromos. Par la poste 23 cents.

Tous ces articles sont envoyés *franco* par la poste aux prix ci-dessus marqués.

## IMPRIMERIE

Poirier, Bessette & Cie,

516 Rue Craig, Montréal

Nous exécutons, à bien bon marché, toute espèce d'ouvrages, tels que:

- Circulars, Livres,
- Brochures, Pamphlets,
- Affiches, Programmes
- Cartes de visite, Cartes d'affaires,
- Entêtes de comptes, Pancartes
- Annonces d'encan, Etiquettes,
- Blancs de toutes sortes, etc., etc.

Commandes Promptement Exécutées, Caractères de Luxe.

A meilleur marché que partout ailleurs.

# BAUME RHUMAL

Remède infailible contre les Rhumes obstins, la Toux, la Bronchite, la Consommation, l'Asthme, et toutes les Affections de la Gorge et des Poumons. Chaque bouteille contient 20 doses pour adultes, et ne coûte que 25 cents. En vente partout. Dépôt Général, PHARMACIE BARIDON, 1703 RUE STE-CATHERINE, Coin de la Rue St-Denis.

## A LIRE

LE PETIT FRANÇAIS ILLUSTRE (hebdomadaire).— Abonnement, un an 7 francs. Librairie Armand Colin & Cie., 5 rue de Mézières, Paris.

LA PETITE REVUE PARISIENNE, et LE CORRESPONDANT LITTÉRAIRE.— Abonnement, les deux journaux réunis, 5 frs. par an pour tous pays. Pour le Canada, \$1.00. M. A. CLAVEL, directeur, 36 rue de Dunkerque, Paris.

LE SILLON, revue littéraire et artistique mensuelle.— Ecrire à M. E. Bonhaye, 31 rue de Chabrol, Paris.

LA LYRE UNIVERSELLE, revue poétique illustrée Lamartinienne.— Abonnement, 5 frs. par an. Jules Canton, directeur, 19 rue Soufflot, Paris.

LE MUSÉE DES FAMILLES, paraissant deux fois par mois.— Librairie Ch. Delagrave, 15 rue Soufflot, Paris.

L'INTERMÉDIAIRE DES CHERCHEURS ET DES CURIEUX.— PAÏS: Lucien Facon, directeur, 13 rue Cujas. NEW YORK: F. W. Christern, 251, Fifth Avenue.

JOURNAL DE LA JEUNESSE.— Abonnement: Un an, 20 frs., six mois, 10 frs. Bureaux à la librairie Hachette & Cie, 79 Boulevard Saint-Germain, Paris.

CORDONNERIE.— Le plus intéressant, le plus lu, le mieux renseigné, le moins cher des journaux de cordonnerie, c'est le FIANC PARLEUR, 37, boulevard St-Michel, Paris.— *Spécimen franco sur demande.*

LA CURIOSITÉ UNIVERSELLE (journal hebdomadaire).— Prix d'abonnement 12 frs. 30, No 1 rue Rameau, Place Louvois, Paris France.

## BELLE MUSIQUE A VENDRE

NOUS VENONS DE RECEVOIR  
3,000 MORCEAUX de MUSIQUE  
QUE NOUS VENDONS  
10, 15 et 20 Cts.

Nous avons les morceaux les plus nouveaux et les mieux choisis: musique classique, morceaux d'opéra, chansonnnettes, danses, etc.

Le public est prié de venir visiter notre assortiment, au bureau de *La Bibliothèque à Cinq Cents.*

**POIRIER, BESSETTE & CIE,**

No. 516 RUE CRAIG, MONTREAL.

Le meilleur marché et le plus complet des journaux de Modes parisiens

**"LA NOUVEAUTÉ"**

Paraissant toutes les semaines, le Numéro, 5 Cts.

PARIS, 35 Rue de Verneuil

Poirier, Bessette & Cie, 516 rue Craig, MONTREAL

## PILULES DE NOIX LONGUES COMPOSEES

DE MCGALE

RECOUVERTES DE SUCRE.

Pour la guérison certaine de toutes

AFFECTIONS BILIEUSES, TORPEUR DU FOIE, MAUX DE TÊTE, INDIGESTIONS, ÉTOURDISSEMENTS.

Et de toutes les malaises causés par le mauvais fonctionnement de l'estomac.

Ces pilules sont fortement recommandées, comme étant un des plus sûrs et plus efficaces remèdes contre les maladies plus haut mentionnées. Elles ne contiennent pas de mercure ni aucune de ces préparations. Tout en étant un puissant purgatif, pouvant être administré dans n'importe quel cas, elles ne contiennent aucune de ces substances délétères qui pourraient les rendre préjudiciables à la santé des enfants ou des personnes âgées.

**B. E. MCGALE**

PHARMACIEN

2123 rue NOTRE-DAME

LE "SAMEDI" est imprimé avec l'encre

— DE —

TREADWELL & TESCHNER

32 and 34 Frankfort Street, New-York